

Philippe Madec

Le rôle de la culture dans le développement durable

Introduction à « La Conférence de Québec »

« Pendant que les différentes scènes de la culture travaillent à valoriser la nouvelle instabilité, saluent le chaos et célèbrent l'inconséquence, on assiste depuis quelques années à une discussion d'un type nouveau ; partie des cercles écologistes, elle a été reprise par les milieux de l'économie et porte sur la durabilité — *sustainability*. On commence peu à peu à comprendre que l'actuel *way of life* et le long terme sont deux choses qui s'excluent totalement l'une l'autre. »

Peter Sloterdijk
*Dans le même bateau, 1993*¹

Avant toute chose, je tiens à vous remercier pour cette invitation qui m'honore, à clôturer votre colloque sur l'innovation architecturale.

De quelle innovation s'agit-il ? Notre monde se transforme. C'est sa manière. De nos jours, quelque chose s'anime et entraîne l'humanité à quitter des positions millénaires. La conscience collective d'appartenir à un monde commun sur une Terre qui a délivré ses limites produit une autre relation à ce qui reste de nature et d'humanité, un autre rapport à la puissance et l'énergie, qui changent les relations entre les sociétés du Nord au Sud, à l'intérieur des sociétés entre les individus, et entre individus et objets. *Comment ces changements fondamentaux ne modifieraient-ils pas les pratiques, enseignement et recherche en architecture et en urbanisme ?* Expression de la culture, l'architecture ne peut éviter les révolutions philosophique, scientifique et politique du monde qu'elle héberge. Seuls les praticiens, enseignants et chercheurs en architecture le peuvent, mais à quel prix ! Les réticences des professionnels ne prouvent pas la pertinence de leurs pratiques. L'acte architectural, notre point d'ancrage, aide à accueillir ces changements. A un moment et en un lieu donnés, il cristallise la nébuleuse des données concourant à tout projet. Dans une pluridisciplinarité qui s'élargit, il peut déstabiliser les acteurs et désacraliser les méthodes en autorisant des croisements inédits comme entre le sensible et le social.

L'acte architectural concourt à la grande œuvre actuelle : la réhabilitation du monde, voire à son ré-enchantement². Plutôt qu'à sa fabrication de toutes pièces, il vise à la réforme du monde étant déjà-là, son réagencement, sa réhabilitation entendue au sens du développement durable et équitable et de la littérature : « Je voudrais bien vivre assez pour voir Dreyfus réhabilité », notait Marcel Proust³. Ravoir l'état préalable - avant lambeaux - du monde dont la charge éphémère nous échoie, est une chimère qui interdit toute retrouvaille viable avec l'histoire. L'approche fonctionnaliste échoue là, surtout dans notre champ où l'hégémonie des fonctions économiques et techniques contribue à la défaite de l'espace public. Changer de paradigme s'opère à condition de ne pas s'en tenir aux dogmes issus des sachants vers les usagers et de s'ouvrir aux observations montant des territoires et du vivant, pour un réel investissement éco-responsable de tous les acteurs. La réhabilitation comme réconciliation s'anime sous un jour culturel, de préférence à son acceptation « technique du bâtiment ».

1 —

La crise contemporaine de la Terre s'avère. À des divers degrés, notre conscience s'élargit, et se nourrit d'un lot de connaissances mises à jour en permanence à propos du réchauffement du climat et de la raréfaction de l'énergie. Le 4^e rapport d'évaluation du GIEC⁴ est précis : notre exploitation millénaire de la planète est définitivement condamnée. Et même si cela n'était pas le cas, l'instauration d'une relation apaisée entre les hommes et la terre s'impose. Il y a 15 ans, dans une parabole proclamant le troisième âge de la politique, le philosophe contemporain allemand Peter Sloterdijk annonçait l'incompatibilité du monde ancien et du monde à venir. « *On commence peu à peu à comprendre que l'actuel way of life et le long terme sont deux choses qui s'excluent totalement l'une l'autre* »⁵ écrivait-il. Au terme de son propos, il posait l'obligation d'expérimenter et d'ajuster. Le nouvel et nécessaire usage du monde à venir ne naîtrait pas du simple amendement de nos pratiques anciennes, mais exigerait de l'invention. Voire de l'utopie. Effectivement, le changement en cours des relations établies depuis des siècles par l'homme avec la Terre bouleversera les formes, l'espace et les relations humaines. Et cela s'opèrera au cœur d'un établissement humain surtout urbain, puisque la condition urbaine est la condition humaine du 21^e siècle. Nous sommes engagés, à construire les conditions de cet autre *way of life* urbain de demain, à penser et à figurer l'avenir du quotidien du « *Petit Homme* », aurait dit Alvar Aalto⁶.



2 —

Nous habitons cette histoire qu'un autre philosophe allemand Hans Jonas décrivait dès les années 70 : « *Brusquement ce qui est tout bonnement donné, ce qui est pris comme allant de soi, ce à quoi on ne réfléchit jamais dans le but d'une action : qu'il y ait des hommes, qu'il y ait la vie, qu'il y ait un monde fait pour cela, se trouve placé sous l'éclairage orageux de la menace de l'agir humain* »⁷. Histoire qui, quelques décennies plus tard, trouve tous les acteurs de l'établissement humain face à une préoccupation fondamentale : continuer à agir et rechercher les conditions éco-responsables d'un maintien de la vie des hommes, ensemble, dans leurs lieux, leurs jours, sur Terre.

3 —

Lorsqu'en 1987, Gro Harlem Brundtland remet le rapport « Our common future », elle ne fait pas que vulgariser la notion de développement durable, c'est-à-dire un développement « *qui répond aux besoins du présent sans compromettre la capacité des générations futures de répondre aux leurs* »⁸. En proposant un nouveau *Contrat Social* à l'échelle planétaire⁹, elle engage une conception éthique du temps, elle annonce l'avenir à la lumière de ce qui nous reste en commun. Le développement durable n'est pas un nouveau concept. C'est une nouvelle définition du développement et une nouvelle définition de l'adjectif « durable ». Parce que les définitions dépendant des langues et des cultures, chaque pays, chaque région du monde possède sa propre acception. Mais ce qui donne du sens au développement durable, — et un sens partagé —, c'est ce à quoi il sert : « *répondre aux besoins du présent...* », et ce sont les moyens mis en œuvre pour y parvenir : modification de la qualité de la croissance, satisfaction des besoins essentiels, maîtrise de la démographie, préservation et mise en valeur de la base des ressources, intégration des considérations économiques et environnementales dans la prise des décisions. En tant qu'action dirigée vers une fin, le développement durable est une éthique, une philosophie de l'action, une pensée de l'en-commun à l'œuvre dans le sauvetage de la civilisation et dans la possibilité d'un avenir pour les générations futures. Après l'amnésie des modernes (« du passé faisant table rase ») a succédé l'hérésie postmoderne (le présent permanent) qui déconstruisait jusqu'à ce qu'il ne reste finalement qu'une douteuse morale médiatique. C'est dans cette situation précaire que s'est profilée la conscience environnementale, un regain de lucidité qui permettait de penser au présent comme étant à la fois l'hypothèse et la condition de

l'avenir. La chose est advenue au beau milieu des décombres. Voilà qu'il nous faut de toute urgence repenser à l'avenir. Nous voilà entrés dans une époque où la nécessaire révolution du quotidien, annoncée par Sloterdijk, répond à l'éventualité de l'avenir.

4 —

Les « petits gestes » font le quotidien, ils contribuent au sauvetage planétaire : ne pas laisser couler l'eau quand on se lave les dents, manger bio et moins de viande, rouler à vélo, éteindre la lumière dans les pièces vides, baisser le chauffage, trier les déchets, etc. Ces petits gestes sont indispensables, mais ils ne suffisent pas, car l'importance de la crise planétaire accrédite la radicalité du propos de Sloterdijk. Elle concerne la vie des gens au quotidien, une quotidienneté, dont le philosophe italien Gianni Vattimo rappelle qu'elle est « *toujours historiquement qualifiée et culturellement dense* ». ¹⁰ Le monde déjà là, celui qui nous environne, est le monde des préoccupations de la quotidienneté, celui de toutes nos habitudes journalières. Il ne s'arrête pas aux choses de tous les jours, aux petits gestes eux-mêmes, mais à l'ouvrage à faire, à la vie à vivre ensemble dont les gestes simples et concrets soudent la tenue. Notre condition se comprend dans un permanent va-et-vient entre ces deux niveaux, entre l'utilité et la préoccupation, entre l'activité affairée et le souci de soi et de l'autre. « *Le plus important*, ajoute le sociologue Henri Lefebvre, *c'est de noter que les sentiments, les idées, les styles de vie, les jouissances se confirment dans la quotidienneté* » ¹¹. Ce monde commun est le monde en commun, la quotidienneté engage la présence de l'autre. Elle manifeste une coexistence avec le monde lui-même, les gens et les choses. C'est là que se joue la nécessaire révolution à mener, et que se déjouent les pièges de la pensée abstraite, systémique.



5 —

De l'installation des démarches de développement durable dans le monde, des constantes apparaissent, notamment l'hégémonie de la résolution par la technique de la crise environnementale. Pourtant, la nécessaire révolution des mentalités et des modes de vie qui nous réclame tous, ne se propagera pas seulement dans l'application de procédures techniques ou la mise en œuvre de techniques environnementales, même pertinentes. Ces procédures et ces techniques ne trouvent leur justesse dans la durée que si leur usage ordinaire par Monsieur et Madame Tout-le-Monde est compris et correct. Si pallier les excès passés de la technique requiert la technique, force est d'admettre que la valeur d'une technique dépend de l'usage qu'on en a. Ainsi, l'amélioration du parc automobile par la réduction de la consommation et la mise en place des pots catalytiques a été utile pour réduire la pollution automobile. Mais les résultats sont là. L'augmentation continue du trafic contrarie l'avancée technologique. « *Depuis 1990, l'Union européenne a réussi à contenir ses émissions... sauf dans le domaine des transports où elles ont augmenté de 18%* »¹². Les résultats dépendent des usages, et les usages procèdent de la culture.

6 —

Contre la prépondérance des réponses techniques, des voix se sont élevées. La France le fit à Johannesburg en 2002¹³ pour la protection des diversités culturelles. Dans son discours « *La maison brûle, et nous regardons ailleurs* », Jacques Chirac annonçait que « *la culture s'imposera peu à peu comme le quatrième pilier du développement durable aux côtés de l'économie, de l'environnement et de la préoccupation sociale* ». L'oubli à l'origine de la culture comme pilier du développement durable étonne. Le rapport Brundtland précisait bien pourtant que « *deux concepts sont inhérents à cette notion : le concept de " besoins ", et plus particulièrement des besoins essentiels des plus démunis, à qui il convient d'accorder la plus grande priorité, et l'idée des limitations que l'état de nos techniques et de notre organisation sociale impose sur la capacité de l'environnement à répondre aux besoins actuels et à venir.* »¹⁴ Or les notions de besoin, d'état des techniques et des organisations sociales dépendent de l'histoire des peuples, des cultures, dépendent de ces « *figures historiques cohérentes* »¹⁵ — ainsi que le philosophe français Paul Ricœur nomme les cultures —, et de leurs expressions quotidiennes.

Dans les domaines de la ville et de l'architecture, la revendication de la culture comme pilier du

développement durable, renvoie à la notion de projet, et pas seulement à la protection des diversités culturelles. En 2002, l'Indien Rajendra Pachauri, président du GIEC, dénonçait déjà le poids des spécialistes de la science atmosphérique, ses propres spécialistes. Il exposait que la compréhension sociale et culturelle des politiques énergétiques sera la condition *sine qua non* des actions concrètes dans les divers pays¹⁶. Au-delà du réquisitoire, il s'était agi pour lui de mettre en évidence l'écart entre la pensée technique abstraite due au caractère universel des données physiques et les conditions quotidiennes de la vie humaine toujours localisée.

Même si nous assistons à une conscience mondialisée de la situation planétaire, les modalités d'actions sont contextualisées et dépendent des cultures. Une belle idée n'est jamais réalisée si elle n'est pas comprise, appréhendée, faite leur par ceux qui la vivront. Ce qui est approprié l'est à une société et par une société. De fait la réalisation des idéaux de notre humanité éprise de solidarité face au péril commun, dépend des cultures, qui ne forment plus le cadre, mais le moyen dialectique du passage au réel. Recourir aux cultures sert à rendre locales les approches techniques, plutôt que de laisser libre cours au dictat d'une approche technique universalisée¹⁷. Ne voit-on pas que les nouvelles conceptions mondialisées de l'espace et du temps entrent en conflit avec les conceptions anciennes, les unes et les autres serties dans les histoires. Malgré sa dérive systémique, le développement durable contribue à souder le quotidien et les expressions locales, car un principe de réalité l'habite. Le slogan « Penser global, agir local » mis en avant lors de la *Conférence de Rio de Janeiro* en 1992 l'exprime ; il préside à la mise en place des « Agenda 21 » qui transforment les traités internationaux en actions territoriales, voire communales, ordinaires donc.



La construction du développement durable sur trois piliers annonçait l'hypercomplexité de notre monde, consacrait l'interdépendance de ses différents aspects, et nous enjoignait à en assumer tous ses aspects sans se départir d'un seul d'entre eux. Toute tentative de simplification de la situation à un seul aspect nous ramène en arrière. Nous sommes en quête de dispositifs efficaces susceptibles de nous aider à intégrer l'irréductible complexité du monde dans son devenir. La puissance de calcul des ordinateurs n'y suffira pas. C'est notre disposition à l'égard de la Terre et de l'humanité qui est en jeu, notre capacité à inventer un nouveau savoir-vivre le monde. Pour y parvenir sont convoqués à la fois la connaissance de l'état du monde dans sa nouveauté inédite, le courage de s'attaquer aux habitudes quotidiennes, aux désirs et à leurs multinationales, une force morale pour désigner ce qui reste possible et l'envie créatrice de proposer la vision anticipative d'un autre établissement humain. « *Dans le même bateau* », nous tous concourons à l'œuvre commune, nourris d'un utile sens de responsabilité vis-à-vis de la sphère publique, dans un contexte général d'urgence comprise, de crise de l'autorité, de discrédit du politique, de caractère peu lisible de la structure sociale et de difficulté à mettre au point un projet politique apte à réunir la culture, le social, l'environnemental et l'économique.

Aujourd'hui, pour participer à l'indispensable évacuation de « *la prison de l'actuel* »¹⁸, les architectes doivent engager toute la puissance de l'architecture aux côtés de l'homme, dans le monde humain commun. C'est là que l'architecture regagne en vitalité et permet sa reconsidération absolue confrontée aux enjeux enfin abordés de l'avenir éventuel. L'architecture, installation de la vie par la matière, procède d'une bienveillance aujourd'hui plus que jamais requise aux côtés du Petit Homme. La nécessité de lancer un projet humaniste pour la multitude engage davantage l'architecture dans sa fonction organisationnelle, dans sa fondamentale vocation politique.



Nous sommes sortis du Modernisme. Le Postmodernisme est fini. Nous sommes entrés dans une époque que nous ne savons pas encore nommer. Pourtant les déplacements sémantiques s'opèrent déjà. Les mots durable, enviable, équitable, soutenable, vivable, désirable, partageable, etc., qualifient nos projets urbains, nos architectures. Auparavant, ils étaient futuriste, moderniste, vitaliste, postmoderniste, métaboliste, déconstructiviste, etc. Enfin, le suffixe « -able » remplace le suffixe « -iste ». « -Iste » signifiait « l'esprit de système » ; « -able » signifie « la possibilité d'être ». En cette période où il est bien question de la vie, voilà de quoi porter nos envies et notre nécessité d'innover ? Mais par quelle innovation ?



Pour certains encore comme le philosophe Bernard Stiegler, il n'y a pas d'innovation sans une création consistant « à socialiser des inventions technologiques »¹⁹. Pour moi, l'innovation en architecture et urbanisme doit s'extraire de l'hégémonie technique pour la maîtriser et la mettre en service d'un projet collectif de la conscience : l'invention d'un nouveau savoir-vivre le monde.

-
- ¹ - SLOTERDIJK Peter, *Dans le même bateau, essai sur l'hyperbolique*, Rivages, Paris 2002 (publié en Allemagne en 1993 sous le titre Im selben Boot. Versuch über die Hyperpolitik.)
- ² - GAUCHET Marcel, *Le désenchantement du monde*, éditions Galliard, Paris 1985
- ³ - PROUST Marcel, *A la recherche du temps perdu*, tome IV, Sodome et Gomorrhe, vol.1
- ⁴ - GIEC : Groupe Intergouvernemental d'expert sur l'Etude du Climat, ou IPCC - Intergovernmental Panel on Climate Change
- ⁵ - SLOTERDIJK Peter, *Dans le même bateau, essai sur l'hyperbolique*, op.cit., p.85
- ⁶ - AALTO Alvar, "Art et technique", discours prononcé à l'occasion de sa réception à l'Académie de Finlande, le 3 janvier 1955. Traduction française dans Alvar Aalto, de l'œuvre aux écrits, Centre Georges Pompidou, Paris, 1988, p. 170.
- ⁷ - JONAS H., *Le principe responsabilité*, Flammarion, Paris, 1998, (publié en Allemagne en 1984, sous le titre Das Prinzip Verantwortung. Versuch einer Ethik für die technologische Zivilisation), p.265.
- ⁸ - ibid.
- ⁹ - YOUNES Chris, propos de la philosophe française.
- ¹⁰ - Propos de VATTIMO Gianni. Se reporter à STAQUET Anne, *La pensée faible de Vattimo et Rovatti : une pensée fable*, éditions de l'Harmattan, Paris, 1996. Se reporter aussi à VATTIMO Gianni, *Introduction à Heidegger*, éditions du Cerf, Paris, 1985.
- ¹¹ - LEFEBVRE, Henri, *Critique de la vie quotidienne*, L'Arche Editeur, Paris, 1961, tome 2
- ¹² - SCIAMA Yves, *Le changement climatique, une nouvelle ère sur la Terre*, Larousse, Paris, 2005, p.71
- ¹³ - Discours du président de la République, 3/09/2002, accessible sur www.elysee.fr/cgi-bin/auracom/aurweb/seach/file?aur_file=discours/2002/0209AF05.html
- ¹⁴ - BRUNDTLAND Gro Harlem, *Our Common Future*, <http://www.un-documents.net/ocf-02.htm>
- ¹⁵ - RICŒUR Paul, *Histoire et Vérité*, Seuil, Paris, 1955, p.296
- ¹⁶ - PACHAURI Rajendra, « Les experts étudient l'effet socio-économique de l'évolution du climat », in *Le Monde*, 21 février 2003
- ¹⁷ - La clairvoyance de Yona FRIEDMAN a en ce sens toujours été exemplaire. Voir : *L'architecture de survie, une philosophie de la pauvreté*, éditions de l'éclat, Paris, 2003.
- ¹⁸ - Pour reprendre la belle formule de Janine Delaunay à propos des futurologues en introduction au *Rapport Meadows*. DELAUNAY Janine, *Halte à la croissance, Le Club de Rome*, Rapport Meadows, Fayard, Paris, 1972, p.20.
- ¹⁹ - STIEGLER Bernard, in « Télérama », 3 juin 2009, p. 22 et suiv.